

Lundi 14 novembre 2022

Mafathriti

Olivia

T02

Question d'interprétation littéraire

Un très bon devis qui montre que vous avez compris le texte et que vous avez su en restituer ses nuances en vous fondant sur une lecture attentive de son écriture.

Je ne trempe pas ma plume dans un encrier mais dans la vie.

- Blaise Cendrars, l'Homme foudroyé.

Georges Millot, écrivain du XXI^e siècle, met en scène dans son livre Deux vieux bâtons rompus (2001), deux personnages qui, alternativement, se confrontent l'un à l'autre. Dans le neuvième round, le "vieux Greluquet" fait un récit introspectif pendant une insomnie, où il aborde de nombreux thèmes, tels que la mort ou l'habitude.

Selon l'auteur, quels rapports avec soi-même et avec le monde ^{l'écriture} permet-elle? Nous venons d'abord comment l'écriture permet de s'aimer malgré la réalisation du caractère fini de l'être humain. Nous venons ensuite que l'écriture joue un rôle important dans la prise de conscience de l'insignifiance de l'être face à la force de la nature, au monde qui l'entoure. Enfin, nous venons en quoi l'écriture permet à l'écrivain de se réinventer.

Dans un premier temps, l'écriture permet l'altération de la perception de soi par soi-même.

Le vieux Greluquet débute son raisonnement en affirmant que chaque jour, au cours d'une vie, est précieux. Il s'agit d'une opportunité de mûrir sa réflexion, d'en achever une autre, d'apporter un semblant de réponse à une question que l'on s'est posés, la phrase interrogative "qu'est-ce à dire?" (l.1) laisse penser que chaque jour, au presque,

il se soumet à un exercice metrospectif durant lequel il couche sa pensée sur le papier telle qu'elle le traverse afin d'en tirer quelque chose, une leçon.

Ici, après "combien d'années et combien de livres" (l. 3), il a enfin pris conscience de l'éphémérité de son enveloppe charnelle, qu'il qualifie déjà de "carcasse" (l. 2). Ce terme quelque peu péjoratif désigne les ornements décharnés, le personnage se voit donc déjà mort et décomposé, ce qui le pousse à apprécier véritablement la vie, la présence de vie en lui.

Puis la suite, le meurtre freluquet dit ébourner pour se soulager (l. 4) lorsqu'il ne dort pas. Les deux phrases infinitives servent de raccourcis, le but étant de mettre l'accent sur l'essentiel, l'action d'"expulser" (l. 4) concrétisée aux yeux du lecteur. L'auteur écrit pour se libérer des pensées qui l'accablent et l'empêchent de dormir. Il initie ainsi une réflexion sur la manière de se penser en tant qu'être vivant voué à disparaître.

De plus, les expressions antithétiques comme "l'instant où il n'y aura plus d'instant" ou "l'enfermement dans rien" (l. 5) soulignent le caractère abstrait de la mort, la confusion du meurtre freluquet. Il en suit un moment de lucidité durant lequel il énumère des sensations éprouvées, "mon ventre qui bouillonne, mon cerveau qui me gratte" (l. 6), tout en s'imaginant ce qu'il en reste une fois mort, soit rien de sensible pour lui, il n'y a que "matière" (l. 9). Cette énumération de sensations ainsi que l'usage du déterminant possessif "mon" (l. 6) immergent le lecteur dans le récit, il se met à la place du personnage, il sent lui aussi son "nez qui coule" (l. 6). Ces sensations du corps délimitent cependant ^{son} "inspiration" et "l'imagination", facultés qui lui sont absolument nécessaires, d'où la métaphore du "besoin d'air" (l. 7), du "besoin d'assurer" la survie. Elles lui sont aussi indispensables que l'air qu'il respire.

et ne peut survivre dans ce monde que par ^{leur} ~~un~~ intermédiaire, les pensant éternelles lorsqu'il n'avait qu'une idée abstraite de la mort. Il se retrouve dans une impasse puisqu'il a besoin de ce corps pour rêver, on note ainsi l'emprise du charnel sur le spirituel. En outre, on observe un rythme ternaire, saccadé, composé de phrases nominales "Le Veil. L'asphyxie. Et la décomposition" (l. 9). Le narrateur marque la rupture entre illusion du vivant et progression de la mort, entre une longue phrase complète et des mots isolés, percutants grâce à une transition par l'interjection "Non, stop!" (l. 8). Le rythme en est accéléré, donnant l'impression que le vieux Freluquet est poursuivi par la mort au moment même où il écrit. Ce procédé met en évidence le vide qu'il perçoit dans la mort par le faible nombre de mots, seuls trois ont une réelle importance puisqu'ils caractérisent la vision qu'il a de la mort, dans laquelle le lecteur est également immergé. Il se ramène seul sur le droit chemin, celui de la désillusion, et s'en tient à ce qu'il sait être, de la "matière", à ce qu'il sait attendre, la "décomposition" de cette même matière. La phrase "s'aimer quand on se sait perdu" (l. 10) démontre à la fois le profit que l'on peut tirer de l'écriture ainsi que la contradiction que nous apporte cet exercice. Pourquoi s'attacher à une chose que l'on sait condamnée? Peut-être parce qu'une fois que l'on se connaît son caractère fini, on a tendance à l'apprécier davantage pour le temps qu'il lui reste. Ainsi, le vieux Freluquet aborde sa manière de profiter, l'écriture.

Dans un deuxième temps, l'écriture donne l'occasion à l'homme de se rendre compte de sa réelle condition d'être vivant, et de la supériorité de cette nature qui le "dépasse" (l. 16). Le vieux Freluquet oppose l'écriture introspective d'un être éphémère

à l'immensité et la pérennité de l'univers. L'anacoluthe
aux lignes 12 et 13 souligne, par le changement de sujet du 'je'
personnel au 'il' général et indéfini, l'insignifiance de l'individu.
Peu importe la taille de l'ouvrage final, elle est négligeable,
gubricule même, en comparaison avec la "durée de l'univers".
Il dénonce ainsi l'impossibilité ^{pour} l'être humain de retracer son
histoire, et celle de tout ce qui l'entoure, voilà l'absurdité" (l. 14)
l'idée du "silence éternel" (l. 6) l'effraie car il n'en a pas
d'expérience, "mais il n'y a aucun silence" (l. 17), or la
mort prive le corps de toute ses facultés, et y est donc
apparentée. Et l'effraie car il n'aura pas conscience de ce qui arrive
à son corps en putréfaction, "mes oreilles ne me renseignent plus
de l'approche des larves" (l. 21), ne sait pas ce qui l'attend.
Le vieil Jreluquet fait ^{disparaître} la solitude à laquelle est
confronté l'homme pendant sa mort; alors que le corps se décompose,
que la personne n'est plus, la nature continue son cours indifféremment
"il n'y a que pour les poumons de ma cage thoracique qu'il n'y a plus
d'air" (l. 20). Une fois qu'il met des mots sur la notion de "calme"
(l. 21), il marque à nouveau une rupture syntaxique avec le
passage précédent de deux phrases nominales "Ils point. Ils rien" (l. 22)
laissent transparaître par leur brièveté et leur concision une
certaine déception, morsosité de la part du vieil Jreluquet. Afin
de désigner l'absence de conscience dans la mort, il donne un
nom à son cerveau, pour établir une certaine distance, il parle
de lui-même à la troisième personne, "Albert quitte la scène" (l. 22).

Dans un troisième et dernier temps, l'écriture
permet de vivre grâce à l'échappatoire que let le rêve.
À travers l'écriture, le personnage se montre faible, se rend
vulnérable en affirmant ses peurs, "j'ai peur" (l. 23), et en

→ suite

Malathruti Olivia

avouant ses faiblesses, notamment son ignorance et son hésitation. On l'observe aux phrases interrogatives récurrentes des lignes 25 à 26. La métaphore "un bon tamis pour séparer les pépites et les scories" (p. 210) renvoie peut-être à sa mémoire. En effet, il dit "être capable d'oublier une phrase qu'il a fait grimer" (l. 22). Le tamis serait donc sa capacité à filtrer les informations pour séparer celles qui en valent la peine, les "pépites", de celles qui lui sont indifférentes, voire inutiles, les "scories". Toute cette réflexion est axée autour de ses trous de mémoire qui surviennent lorsqu'il se retrouve confronté à son stylo et à sa feuille, tout est en vue de l'écriture. Il hésite à renoncer à l'opération, "Dois-je demeurer accroché à ma plume?", parce qu'il considère que son inspiration et son imagination lui sont dévolus, n'y a-t-il plus de surprise à traire? Aucun événement pertinent de sa vie ne lui vient en tête. La prolepse "les tuyaux sont-ils vides, les intestins d'Albert?" lui permet de mieux définir son cerveau, qu'il personifie, ce qui est décisif dans la perception qu'en a le lecteur, comme être indépendant de lui. Ce n'est donc pas sa faute si l'inspiration ne lui vient pas. Son cerveau est un complexe de tuyaux où les idées et souvenirs "grauillent", et plus il les couche sur le papier, plus la tuyauterie se vide, il m'en découvre plus rien qui soit digne d'intérêt. Alors qu'il s'est levé pour se débarrasser de pensées qui l'empêchent de dormir, le vieux Greluquet paraît plus inquiet de cette absence dédiée.

En outre, le personnage fait une analogie entre routine de l'allumeur de réverbère dans le Petit Prince et habitude des écrivains, bons ou mauvais, à relever leur stylo "à chaque lancement de la caudée de mots" (l. 31). Il remarque d'abord le désintérêt premier pour cet être et son quotidien, rien de divin ni de poétique (l. 27), mais lorsqu'il s'y intéresse, il aperçoit dans

Plus que cela

Oui

Non

ce manque de sens, contraint de répéter la même action encore et encore indéfiniment, un "enfer" (l. 28). Selon le vieux Jreluquet, l'enfer n'est pas horrible, paré d'atrocités, il s'agit davantage d'une condamnation à l'adoption d'une habitude perpétuelle et inéluctable. De la même manière, ⁷ les pires et les meilleurs ⁷ (l. 31), en parlant des auteurs, se forcent à penser chacun de leur mot, à lever le style comme se lève l'allumeur. Mais à quoi bon? Pour illustrer son propos, il forme une phrase avec trois noms, qui n'ont en apparence aucun lien entre eux, ⁷ Cerveau, crabe, Gilliatt ⁷ (l. 32). Chacun se fera un jour "mangé" par quelqu'un d'autre, chaque chose a une fin, peu importe sa taille ou son importance, alors pourquoi chercher la perfection dans l'écriture lorsque le temps nous manque? Le narrateur nous incite plutôt à réfléchir à la mort de Gilliatt. En admettant qu'"inconsciemment", il jugeait "que ce qui nous tue au fond et nous tue n'est pas ce qui vit mais ce qui est mort" (l. 35-36), il sous-entendrait que la peur de la mort est ce qui nous empêche de vivre, et non les paramètres qui nous sont extérieurs, vivants, comme la peur. Aux lignes 38 et 39 se suivent plusieurs phrases non-verbales dont la fonction est de caractériser le seul nom de la première, "le fil", au centre de toute la pensée du vieux Jreluquet. Le fil correspond à la vie qui se déroule et s'écoule, qu'on a peur de casser, de faire cesser, "avec le seul souci de l'intempore" (l. 39). L'antithèse "le rêve et la vraie vie, et l'habitude un livre" (p. 40-41) renforce l'idée que l'habitude de repousser la mort est l'illusion à laquelle l'homme se raccroche en pensant vivre, alors que le rêve, le moment où l'on cesse de penser à la contrainte de la mort, est le moment où l'on est le

fin

fin

Maître
Dante
qui

plus libre, et donc le plus vivant.

En conclusion, l'écriture permet à l'être humain de se rendre compte de sa propre insignifiance, de son inconséquence en ce monde. Il est voué à mourir, à cesser d'exister dans un monde qui continue de tourner sans lui. À partir de cette réalisation, l'homme tend à s'aimer davantage, à vouloir profiter de sa vie autant qu'il le peut. Il tente donc de se raccrocher à ce qu'il peut, l'habitude, la preuve de son passage ici-bas, son empreinte et de faire durer sa présence le plus longtemps possible. Or, cette manière d'aborder la vie est trompeuse et le condamne à passer à côté de la "vraie vie", le rêve, qui lui aurait permis, à travers l'écriture, ~~de passer~~ d'explorer toutes les possibilités de son imagination et d'échapper au "deuil" de l'habitude.